

BÉCASSEAU ANARCHISTE.

Voici comment on découvrit que Bécasseau était anarchiste. Il y a deux ou trois mois, le service de Paris ayant absorbé une quantité considérable d'hommes disponibles, on fut obligé de faire mettre sac au dos à un certain nombre de fricot-urs, tels qu'ouvriers cordonniers, ouvriers armuriers, employés à la presse réglementaire, garçons de cantine, etc., etc. Bécasseau fut donc prié de mettre sac au dos ainsi que le garçon de cantine des Godinois, et il s'occupa, avant d'astiquer son fourbi, d'aller reconnaître sa gamelle aux cuisines. Il fouilla bien pendant une demi-heure dans le tas de récipients amoncelés sur les tables, mais n'en trouva pas un seul qui fut marqué à son matricule. Il s'en plaignit au cuisinier en pied. C'est forcé, ces choses-là lui dit ce dernier, c'est des mois et des mois que tu ne bouffes plus à l'ordinaire de la compagnie, rapport à ce que t'es détaché au service des cantines, comment diable veux-tu que je sache ce que ta satanée gamelle est devenue ? C'est pas tout ça !...répliqua Bécasseau impatienté, m'faut ma gamelle !... Eh bien !...Ch. rache-la !... Comment que j'bouffrai, alors ?... J'suis de garde jusqu'à demain au poste de la Banque de France !... Le cuisinier parut réfléchir un certain temps, puis il dit : Ecoute, j't'envverrai ta soupe dans une petite affaire que j'ai là, avec une anse. Ça me sert pour me faire des petites rasatouilles particulières, rapport à ce que mon estomac ne peut pas digérer les ratas de la compagnie. Tu vois comme j'suis em, hein ! J'm'en priverai ce soir, de mon petit récipient, pour qu'on te porte la soupe dedans !... T'es un zigue ! réliqua Bécasseau en lui serrant la main. Demain, viens à la cantine, j'te paierai un café aux frais de mon patron ! A dix heures, Bécasseau partit donc pour le poste de la rue de la Banque avec le piquet dont il faisait partie, et le soir, le cuisinier, en remettant aux hommes de corvée les gamelles des différents postes à approvisionner, leur recommanda tout particulièrement une petite marmite d'aspect très coquet, en disant : Ça, mes enfants c'est la soupe de Bécasseau, vous ne vous trompez pas, toujours !... Il a perdu sa gamelle, c't'idiot, j'suis obligé de lui prêter ma marmite. Bécasseau, le nez en l'air, était justement de faction à l'intersection de la rue de la Banque et de la rue des Petits-Champs, lorsque les hommes décorvés survinrent. L'un d'eux lui dit en passant. J'ai ta soupe. Bon ! répliqua l'ami de Verdura ; mets-là derrière la porte du corps de garde, j'la boulotterai quand j'aurai fini ma faction. Les hommes de corvée se retirèrent, les soldats du poste avalèrent leur soupe, puis le caporal commanda de balayer le plancher. Le tourlourou qui exécuta cet ordre poussa la porte avec son balai, pour râcler la soussière qui était derrière. Tiens ! Une marmite !...dit-il simplement. Et il se baissa pour la ramasser. Mais ses camarades se précipitèrent vers lui pour l'en empêcher, tandis que le caporal s'écriait. "Vous voulez donc nous

faire sauter tous, imbéciles !... Vous voyez pas que c'est une bombe !... Vite, allez prévenir l'officier, les gardiens de la Banque, les sergots, tout quoi ! Et comme les hommes se bousculaient pour sortir plus vite, il les accabla d'avaries : C'est ça, tas de pompiers !... Fichez un coup de souillers dans, pour la renverser justement que ça ma tout l'air d'être un engin à renversement ! Je m'en doutais, qui les anarchistes feraient sauter la Banque !... Resté seul dans le poste, le caporal darda sur la marmite un œil sombre. Tout à coup, une idée terrible traversa son cerveau : —Y a peut-être une mèche derrière, et qui brûle encore, malheur de malheur !... j'ai envie de me tirer des pieds !... Il s'arma pourtant de courage s'avança prudemment, comme si la marmite eût été un animal accroupi, prêt à s'élaner sur lui, et l'examina. Il alla se rassembler, tout à fait rassuré, car il n'y avait pas de mèche. Mais de nouveau il bondit de son banc, plus épouvanté que la première fois. —Nom d'un pétard ! s'écriait-il. C'est peut-être une machine à horlogerie !... alors, ça me partira au nez, comme ça, sans même que je lui aie donné aucun motif ?... J'ai envie de me la briser !... Il crut percevoir un tic-tac sinistre dans les flancs de la machine infernale, mais s'aperçut, l'instant d'après, que son cœur qui battait la chamade sans sa poitrine ; alors, il se rassit de nouveau, plus calme. Au dehors, Bécasseau montait la garde sans enthousiasme ; le nez toujours en l'air, il bâillait à se décrocher la mâchoire. Et voici qu'il aperçut ses camarades, qui, gesticulant énormément, amenaient dans la direction du poste l'officier de service, des gardiens de la Banque et une bande de sergots. Une foule considérable les suivait. Quand l'officier, les gardiens et les agents furent entrés dans le poste, Bécasseau fut chargé de contenir la foule et il eut du mal, car dans ce carrefour où aboutissent tant de rues étroites et populeuses, les passants s'aggloméraient avec rapidité. On fut obligé de barrer plusieurs voies et de forcer les omnibus et les autres voitures à accomplir un détournement. Bécasseau avait fini par comprendre qu'on venait de découvrir une bombe anarchiste derrière la porte du corps de garde. —Nom d'un pétard !... se dit l'excellent garçon, faut tout de même que les anarchistes y soient de véritables diables, pour avoir pu fourrer comme ça un engin dans un endroit plein de monde !... L'officier, chef du poste, vint l'interroger : —Voyons, Bécasseau, rappelez bien vos souvenirs, vous n'avez vu personne entrer dans le poste ?... —Personne, non, mon lieutenant !... —Personne stationner non plus ?... —Personne !... Cependant, si j'ai vu stationner tout à l'heure... un omnibus !... —Quelle buse !... fit le lieutenant en haussant les épaules. Et il rentra en disant : —Que personne ne touche à ce dangereux engin ; il faut attendre le chef du laboratoire municipal. Le chef du laboratoire municipal arriva bientôt dans sa voiture. Il considéra l'engin d'un œil connaisseur, et fit entendre un sifflement prolongé, d'un air qui voulait dire : Matin !... je plains celui qui serait assis audessus de cet explosif au

moment où il éclaterait !... Mais aussitôt ce chimiste distingué, avec un sang froid admirable, prenait toutes ses dispositions pour prémuir l'état social contre un nouveau forfait de l'anarchie. —Apportez-moi un seau d'eau !... commanda-t-il tout d'abord. —Et plus vite que ça !... ajouta le caporal qui était de moins en moins assuré et qui jeta un coup d'œil terrible à ses hommes. Deux hommes de corvée se précipitèrent. Ils vidèrent, dans un seau, le contenu de la cruche du corps de garde qui, par bonheur, était pleine à débordement. —Je vais noyer la bombe !... annonça solennellement le chef du laboratoire municipal. Et il s'avança intrépidement vers la marmite qu'il enleva par son anse. Tous s'aplatirent contre le mur, comme s'ils eussent voulu passer de l'autre côté. Le caporal avait le visage couvert d'une sueur froide et ses hommes étaient blêmes. Le chimiste, avec un luxe de précautions inouï, engagea la fameuse marmite dans le seau, en évitant de la cogner contre les bords, puis la fit glisser très doucement au fond en disant : —Je vais emporter le tout au laboratoire pour analyser les substances dont est rempli l'engin. Chacun respira ! Mais Bécasseau, qui de la porte avait assisté à l'opération avec des tiraillements d'estomac innombrables, ne put s'empêcher de pousser un cri plaintif de protestation : —Alors, quoi, on m'emporte ma marmite !... —Sa marmite !... vociférèrent les sergents de ville !... Ah !... Ce ne fut pas long !... Leurs mains s'abattirent sur les épaules de l'infortuné. Ils le bourrèrent de coups de poing dans le dos et l'emmenèrent escorté de six hommes, baronneté au canon, jusqu'à la prison militaire de la rue du Cherche-Midi. Là, il fut fourré en cellule, et le soir, sur les boulevards, des journaux parurent, surmontés de ces manchettes exubérantes : "Une bombe à la banque de France. Un soldat anarchiste !" —Ah !... s'écriait-on dans la foule, si les soldats s'en mêlent à présent, ça va devenir gai !... —Les voilà, les effets de la propagande révolutionnaire dans l'armée ! J'espère bien qu'on va le fusiller, ce pierrot-là !... —Ceux qui faisaient de la propagande révolutionnaire dans l'armée ! s'écriait un vieux capitaine en retraite, sous la terrasse d'un café, on les a déjà fusillés en 1871. Qu'on recommence !... C'est bien Bécasseau qu'il s'appelle, le soldat anarchiste d'aujourd'hui ?... —Bécasseau, parfaitement capitaine. C'est un nom d'anarchiste, vous ne trouvez pas ? Ça vous a quelque chose de sinistre... Le chef du laboratoire, pendant ce temps, ouvrait la marmite de Bécasseau avec des précautions infinies. Il fut tellement étonné de ce qu'il y trouva, qu'il n'osa écrire de suite son rapport. Il faut bien cependant que le chimiste municipal se décidât à publier un rapport quelconque. Il reconnut assez sincèrement que les matières qui remplissaient l'engin n'auraient pas été susceptibles, selon toutes probabilités, de causer une explosion bien dangereuse. Bécasseau, en conséquence, ne fut pas fusillé. Sa peine fut commuée en vingt-quatre

DO NOT FORGET

A. J. Bernard

About the 1st. May my new stock will be opened and BARGAINS may be expected.

AU REVOIR !

Je vais noyer la bombe !... annonça solennellement le chef du laboratoire municipal. Et il s'avança intrépidement vers la marmite qu'il enleva par son anse. Tous s'aplatirent contre le mur, comme s'ils eussent voulu passer de l'autre côté. Le caporal avait le visage couvert d'une sueur froide et ses hommes étaient blêmes.

LE MENEUR.

Qui es tu toi, l'habit rapé ? Tu n'as pas la mine avenante, et je peux de viner ton état. Je suis l'ami des ouvriers. Dans quel atelier travaillais-tu ? Dans aucun. Je suis l'ami des soldats. Dans quel régiment as-tu servi ? Dans aucun. Je suis l'ami des paysans. Dans quel village es-tu né ? Dans aucun. Je suis l'ami des pauvres. Dans quel hôpital vas-tu les soigner ? Dans aucun. Je suis l'ami du peuple ? Qu'as-tu fait pour le peuple ? J'ai fait des articles de journaux, j'ai organisé des banquets, j'ai fondé des clubs et j'y ai prononcé des discours. J'ai dirigé la construction des barricades et j'y ai placé des gens pour les défendre. Pourquoi ne les as-tu pas défendus toi-même ? Ma vie est trop utile au peuple ; je ne l'expose pas. C'est moi qui enseigne au peuple ses droits et ses devoirs. Quels sont ses devoirs ? D'être le maître. Le peuple doit abattre l'autorité, renverser la religion, supprimer la propriété, bouleverser enfin de fond en comble la société actuelle, afin d'en établir une autre, où il sera parfaitement heureux, puisque moi, son ami j'y tiendrai le premier rang. Je n'ai ni enfants, ni famille, je ne tiens à rien. Je ne veux me donner aucun peine, je ne veux me soumettre à aucune devoir et cependant je veux être puissant et riche. Adieu, je vais déposer dans l'urne le bulletin où j'ai écrit mon nom. L. VEUILLON.

CURIEUX TESTAMENT.

Un vieillard, nommé Jean Connexa, avait commis l'imprudence de ce dessaisir de tous les biens en faveur de ses enfants, dont il n'éprouvait, depuis cet abandon, que les plus indignes traitements. Il imagina, pour échapper au malheur que le menaçait le reste de ses jours, d'emprunter d'un ami cinquante mille livres en or, pour trois jours seulement, tous les jours, en cherchant à se faire entendre. Ses enfants, qui l'entendaient en effet, croient qu'il s'est réservé une somme considérable, changement de conduite à son égard et l'accablent de caresses et de prévenances jusqu'au jour de sa mort. A peine a-t-il rendu le dernier soupir, qu'il courent à son coffre-fort. Ils l'ouvrent... Quelle surprise ! Au lieu du trésor si ardemment convoité, les misérables ne trouvent qu'un gros bâton avec un billet portant ces mots fondroyants : "Jean Connexa laisse ce bâton afin d'en assommer celui des pères qui serait assez naïf pour se dessaisir de ses biens entre les mains de ses enfants, et pour se mettre à leur merci

tant qu'il lui restera un soupir. Dieu vous garde d'être son locataire."

Les enfants bien élevés n'ont pas besoin de compter sur une récompense pour aimer et respecter leurs parents. Ils se rappellent toujours ce commandement de Dieu :

Tes Père et Mère honoreras, Afin de vivre longuement.

LES CHAMPS ET LA VILLE

L'ouvrier des champs grandit qu'il est né. Les sentiments et les habitudes de familles, de voisinage, de parenté, de pays, lui forment une atmosphère d'affections intimes, cruelles à rompre, lentes à réformer.

Il n'est pas contraint de se séquestrer de la nature physique, ce milieu nécessaire à l'homme soit sain et complet. Il a le ciel sur sa tête, le sol sous ses pieds, le soleil devant les yeux, l'air dans la poitrine. L'horizon vaste et libre de vant ses regards, le spectacle perpétuellement nouveau du firmament, de la terre, du jour de la nuit, des saisons, qui entretiennent sans paroles mais sans lassitude, les sens, le cœur, l'esprit de l'homme de la campagne.

Ses travaux sont rudes, mais ils sont variés, ils comportent mille applications diverses de la pensée, mille attitudes différentes du corps, mille emplois des heures et des bras ; ce sont là autant de travaux qui, en diversifiant le travail de l'ouvrier de la campagne, le lui font aimer, et souvent un attachement passionné à l'œuvre.

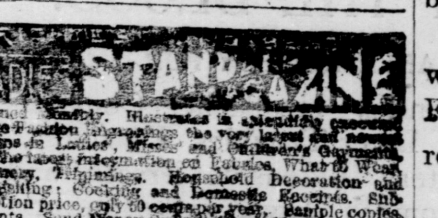
Presque tous ses travaux s'accomplissent en plein air et en plein jour, santé et gaieté ; l'homme n'y est point machine, il y est homme ; il y place son émulation, son orgueil, son adresse, sa force, son habileté ; il y est actif et assidu ; mais il n'y est pas esclave.

Il se sent libre, et il se déplace à son gré dans le vaste atelier rural ouvert à ses pas ; il y devient robuste, il y reste sain ; sans cesse aux prises avec les forces de la nature ; il y exerce les sennes ; il a la fierté et le courage de sa liberté ; il est propre à tout. Quand il a grandi dans cette discipline des travaux champêtres, il est aussi propre à défendre son pays qu'à le fertiliser.

Une empreinte de santé, de vigueur, de franchise, de liberté et de fierté modeste civilise ses traits. Il regarde en face, il marche droit, il parle haut, il respire à pleine poitrine ; il ne craint et il n'envie personne.

Placez à côté l'un de l'autre un habitant des villes et un habitant des campagnes du même âge, et comparez l'homme à l'homme.

\$5, \$10 and \$20 Genuine Confederate bills only five cents each. \$100 and \$50 bills ten cents each. 25 and 50 cent bills five cents each. Sent securely sealed on receipt of price. Address, CHAS. B. BARKER, West Atlanta, Ga.



Dominion of Canada, Province of Prince, Edward Island.

In the Surrogate and Probate Court, 58th Vic., A.D 1895.

In re Estate of James B. Doucette, late of Tignish, Lot One, in Prince County, in the said Province, Farmer, deceased, testate.

By virtue of a license to sell real estate granted to us as the Executors of the last will and testament of the said James B. Doucette, deceased, by the Honorable Richard Reddin, surrogate and Judge of Probate for the said Province, under the seal of the said surrogate court, said license bearing date the Twenty first day of January last past, we will cause to be sold by public auction on the premises at Tignish Station, Lot One, in Prince County, ON FRIDAY THE TWENTY NINTH DAY OF MARCH NEXT,

at the hour of Twelve O'clock noon all the real estate of the said James B. Doucette deceased, consisting of about one quarter of an acre, and being situated in Lot One aforesaid, and bounded and described as follows that is to say ; by a stake along the road leading from Tignish Station towards Benjamin Haywood's and the north corner of land owned by Mrs. Stephen Arsenault thence east along said line one hundred and six [106] feet thence north east sixty seven (67) feet thence west one hundred and twenty five (125) feet thence along the said road sixty seven (67) feet to the place of commencement, together with the buildings and appurtenances thereon and therunto belonging.

For further particulars apply to the undersigned executors. Dated this 25th day of February, A. D. 1895.

John J. Neilligan, James M. Neilligan, Executors of the Estate of James B. Doucette, deceased. Feb 25 1895.

L'ETE APPROCHE.

IL VOUS faut un habillement pour la saison. N'oubliez pas de venir me voir avant de vous le procurer. Je peux vous habiller aussi confortablement et à meilleur marché que nul autre.

D. J. DOIRON, St. Antoine de } Tailleur Bloomfield, } 2 AVRIL 1894.

Cheaper than ever.

Winter is now getting near farmers will want a little stock, we ask them to come and see our Tea, Sugar, Mollasses, Oil, etc. Remember we have the very best of pure cane Sugar in stock. Our Boots, Shoes and Rubbers are all in and are marked at low water mark to suit purchasers. Iron of every description, just what the farmers want. Salt, Flour always on hand and receiving weekly. We have the Beaver Brand, the best in the market. We have our store replenished with goods suitable for farmers. Farmers if you want goods at reasonable prices—come to us. Cash paid for oats.